

Sándor Albert:

VERS UNE THEORIE LINGUISTIQUE DE LA TRADUCTION DE TEXTES

Le but de cet article est d'essayer de découvrir quelques-unes des inter-relations particulières sous-jacentes de la théorie de la traduction et de la linguistique du texte, ainsi que de déceler quelques aspects linguistiques qui se profilent d'une manière plus ou moins explicite à l'arrière-plan de cette activité extrêmement complexe qu'on appelle traduction.

Il est bien connu que la traduction est, par sa nature, une science interdisciplinaire qui, par conséquent, fait appel à plusieurs sciences (linguistique, littérature, sémiologie, logique, psychologie, théorie de la communication, socio-, psycho- et ethnolinguistique etc.). Cependant, malgré l'abondance des ouvrages consacrés à la traduction, on est encore très loin de pouvoir parler d'un domaine entièrement exploré et profondément compris. Il existe de très bons "manuels de traduction" -- cf. les stylistiques comparées de Vinay-Darbelenet et de Malblanc<sup>1</sup> -- qui font une approche de la traduction du point de vue de la grammaire contrastive ou de la linguistique appliquée, mais leurs auteurs traitent des problèmes plutôt lexicaux, stylistiques, phraséologiques etc. qui ne sont toutefois acceptables que pour deux (rarement plusieurs) langues faisant objet de leurs analyses contrastives; et même s'ils s'occupent des questions syntaxiques, ils restent en gé-

néral dans les cadres de la phrase unique (sans contexte). Le contenu de l'arrière-plan théorique de ces ouvrages est trop vague et trop général pour pouvoir être considéré comme fondement à des considérations linguistiques.

D'autres auteurs s'efforcent de découvrir le bénéfice qu'offre la traduction dans la pédagogie de l'enseignement et de l'apprentissage de langues étrangères. C'est peut-être le côté le plus étudié de la traduction: la linguistique appliquée s'en occupe avec le plus grand soin et a déjà tiré pas mal de conséquences utiles, surtout dans le domaine de l'exploitation psycho-pédagogique de la traduction.

Un certain nombre d'auteurs, sous l'inspiration de la psychologie et de la psycholinguistique, essaient d'étudier les aspects humains de l'activité traduisante: ils analysent les processus mentaux de la psychologie de l'apprentissage qui se déroulent au cours de cette activité.<sup>2</sup>

Quant aux questions théoriques de la traduction, il nous suffit de mentionner les noms de G. Mounin, de J. Catford, de R. Jakobson, de W. V. Quine, de E. A. Nida etc. qui ont tous contribué à découvrir les fondements théoriques de la traduction.<sup>3</sup>

Cependant, bien qu'il soit largement reconnu qu'il existe des inter-relations particulières entre la théorie de la traduction et la linguistique du texte, ces correspondances n'ont été mises en évidence que d'une manière trop vague et trop fragmentaire. Nous devons nous contenter des constatations telles que d'une part la linguistique du texte pourrait bien servir de base pour une conception linguistique de la traduction et que, d'autre part, au cours de son élaboration, la linguistique du

texte a toujours donné une large place aux problèmes soulevés par la traduction. Il manque, pourtant, une description systématique et plus vaste qui tiendrait compte des problèmes communs de la traduction et de la linguistique du texte.

Quelles sont les raisons pour lesquelles les linguistes et les spécialistes de la traduction essaient d'éviter ce terrain immense et marécageux qui s'étend entre la théorie trop générale et la pratique justement trop pratique de la traduction, tout en concentrant leurs efforts sur l'analyse des questions telles que la possibilité ou l'impossibilité de la traduction, les limites théoriques de la traduction, l'analyse minutieuse de la traductibilité, des universaux du langage et des "belles infidèles"? Il s'agirait donc d'essayer de bâtir une théorie linguistique de la traduction de textes, ou bien, pour être moins ambitieux, de délimiter le champ d'une telle théorie.

\* \* \*

Pourtant, la crainte des linguistes devant l'étude de ces questions est parfaitement compréhensible. D'importants obstacles surgissent devant eux, tels que le manque d'un modèle (de type génératif ou autre) de la grammaire du texte; l'élaboration d'une sémantique de valeur générale; l'étude plus approfondie des facteurs linguistiques (et aussi extralinguistiques) de l'organisation du texte etc. La confusion se trouve aggrandie par le fait que le terme "traduction" (mot curieux qui désigne l'activité et le résultat de cette activité en même temps) est défini d'une façon insuffisante ou, pour mieux dire, les définitions que les différents auteurs lui donnent, suivent le

but de leurs créateurs, et ne sont utilisables que de leur propre point de vue. Nous pourrions donc citer des définitions du point de vue de la théorie de la communication, de la sémiologie, de la psychologie et de la psycholinguistique, de la pédagogie et, bien sûr, de la linguistique (réparties par linguistes), sans que ces définitions s'excluent ou se contredisent. Cette même difficulté de définition surgit aussi pour le terme "texte". Les "définitions" telles qu'on en rencontre dans les dictionnaires de linguistique<sup>4</sup> ou les périphrases hjelmsleviennes<sup>5</sup> ne précisent rien sur les aspects linguistiques du texte qui se résument en un mot magique, lui aussi d'ailleurs très mal défini et extrêmement confus: la cohérence (ou cohésion) du texte.

Il est donc tout à fait naturel que des raisons tant théoriques que pratiques aient motivé les recherches pour élaborer des grammaires qui auraient à énumérer non seulement les phrases bien formées d'une langue, mais aussi leurs combinaisons correctes. Pourtant, à la seule exception de T. Van Dijk<sup>6</sup>, les grammaires du textes n'existent jusqu'ici que dans les rêves des linguistes qui n'ont pas fait grand-chose en ce qui concerne la construction de modèles étendant la notion de grammaticalité sur les concaténations de phrases. Le modèle de Van Dijk désigne un ensemble de tâches en rapport avec des textes, et d'après lui, une grammaire du texte adéquate doit:

- (i) énumérer formellement tous les textes grammaticaux d'une langue, et rien que ceux-ci;
- (ii) donner des descriptions structurales pour chacun des textes engendrés et aussi pour une partie de textes semi-grammaticaux non engendrés par la grammaire;

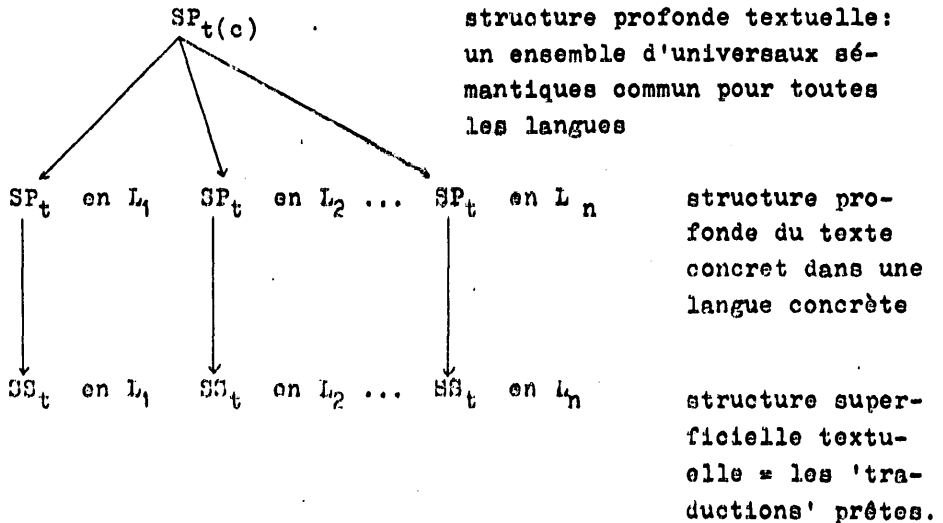
- (iii) formuler des règles et des conditions, à tous les niveaux de la description grammaticale, pour les séquences paire, triple, n-ième de phrases organisées en une suite linéaire, c'est-à-dire expliciter les propriétés de phrase en fonction des relations entre phrases;
- (iv) formuler les règles spéciales décrivant les macro-structures de textes ainsi que les règles qui définissent ces macro-structures par rapport aux structures de phrases du texte;
- (v) d'une manière globale formuler les règles constituant les structures sémantiques de tous les textes bien formés d'une langue et celles qui les mettent en relation avec les structures phonologiques.<sup>7</sup>

Le modèle de T. Van Dijk est un modèle de type génératif qui se construit comme le modèle standard de la grammaire générative. Du point de vue de notre analyse, il est suffisant de supposer qu'un tel modèle peut être construit. Ce modèle engendre donc une structure profonde textuelle ( $SP_t$ ) commune pour la langue-source et la langue-cible (ou, d'une manière plus générale, pour les langues  $L_1, L_2 \dots L_n$ ), au niveau de la "compétence" (au sens chomskyen). Cette structure profonde textuelle est tout simplement une organisation sémantique et syntaxique qui présente une valeur informative très abstraite, exprimant surtout des relations entre les éléments de ce texte, et qui est sous-jacente à ses réalisations concrètes dans les différentes langues. Comme E. A. Nida remarque: "L'analyse des structures profondes des différentes langues présente des res-

semblances parfois étonnantes. En effet, dans la mesure où l'on avance dans l'analyse, les structures profondes vont se ressembler, jusqu'à devenir totalement identiques. Il paraît que le niveau structural le plus profond, en fin de compte, ne comprend rien d'autre qu'un ensemble d'universaux sémantiques, c'est-à-dire ce qu'on peut exprimer dans n'importe quelle langue."8

Cette structure profonde textuelle commune ne pourrait être formalisée qu'en utilisant des systèmes de symboles logiques et algébriques trop abstraits et donc inutilisables sans être détachés du matériau linguistique concret (= texte concret, langue concrète). Pourtant, malgré cette difficulté de formalisation, on pourrait supposer que les textes équivalents en  $L_1$ ,  $L_2$ , ...  $L_n$  ont la même  $SP_t$  qu'elles expriment par leurs propres moyens syntaxiques.9

En scématisant, on obtient:



Les  $SP_t$  dans les différentes langues ont chacune leur propre syntaxe textuelle (une sorte d'hyper-syntaxe) qui est:

- (i) entièrement différente des structures syntaxiques de la phrase unique;
- (ii) construite d'après les règles de construction de phrases de la langue en question;
- (iii) en interdépendance étroite avec des facteurs sémantiques et extralinguistiques.

Pourtant, ces  $SP_t$  ont la propriété commune d'assurer la cohésion du texte. D'après les spécialistes de la grammaire du texte, cette cohésion est de nature sémantique et est réalisée par des phénomènes tels que l'anaphore et la cataphore, l'ellipse, le choix de l'article, les règles de pronominalisation etc.<sup>10</sup>

\* \* \*

Bien sûr, le modèle proposé par T. Van Dijk ne peut être appliqué de la même manière pour n'importe quel type de texte. Les textes littéraires, comprenant parfois un système connotatif développé, échappent à l'analyse grammaticale, et s'appretiennent plutôt à des dépouillements sémiotiques ou littéraires (stylistiques par exemple). Considérons un court passage extrait d'un roman français contemporain:

"Si vous continuez à gueuler comme ça, bougonna Zazie, y a un flic qu'est capable de se ramener.

- Petit être stupide, dit la veuve, c'est bien pour ça que je crie: aux guidenappeurs, aux guidenappeurs.

Enfin se présente un flicard alerté par les bêlements de la rombière.

- Y a kékchose qui se passe? qu'il demande.

- On vous a pas sonné, dit Zazie.

- Vous faites pourtant un de ces ramdams, dit le flicard.

- Y a un homme qui vient de se faire enlever, dit la dame haletante. Un bel homme même.

- Crénom, murmura le flicard mis en appétit.

- C'est ma tante, dit Zazie.
- Et lui? demanda le flicard.
- C'est lui qu'est ma tante, eh lourdinge.
- Et elle alors?

Il désignait la veuve.

- Elle? c'est rien.

Le policemane se tut pour assimiler le zest de la situation. La dame, stimulée par l'épithète zazique, sur-le-champ conçut un audacieux projet.

- Courons sus aux guidenappeurs - qu'elle dit."<sup>11</sup>

Là, toute analyse grammaticale "académique" échouerait.

Pour comprendre un tel type de texte, il faut "avoir sur le bout du doigt" ce système de connotation extrêmement complexe et compliqué, bâti sur des calembours, des jeux de mot et d'orthographe, des contrepèteries multiples, des tours argotiques, des finesses stylistiques subtiles. Là, les structures superficielles textuelles dans les différentes langues ("les traductions") présentent des différences considérables. Bien sûr, l'ingéniosité du traducteur, son expertise dans ce système de connotations peut résoudre la moitié des difficultés (c'est-à-dire la compréhension textuelle et conceptuelle), mais il reste à résoudre la deuxième moitié des difficultés: rendre toutes ces connotations et allusions sous-entendues dans la langue-cible ou les remplacer par des connotations pareilles.<sup>12</sup> La traduction de tels types de texte révèle des problèmes particuliers qui exigeraient une analyse de "performance".

Quant à l'analyse de cette hyper-syntaxe textuelle qui est en relation étroite avec les questions sémantiques et extralinguistiques, ce sont les textes descriptifs (dépourvus du système de connotations caractéristique pour les textes littéraires) -- par exemple les textes scientifiques -- auxquels elle s'applique



le mieux. A titre d'exemple, citons un article du Dictionnaire de linguistique:

(1) "La grammaire générale a pour objet d'énoncer certains  
(2) principes (universaux) ou axiomes auxquels obéissent  
(3) toutes les langues. Dans son souci d'élaborer une théorie  
(4) de la phrase comme une partie ou un aspect de la logique  
(5) formelle, afin de systématiser l'étude des propositions  
(6) et des jugements, Aristote a jeté les premières bases de  
(7) la grammaire générale. Celle-ci se développe aux XVII<sup>e</sup> et  
(8) au XVIII<sup>e</sup> siècles comme un ensemble d'hypothèses sur la  
(9) nature du langage considéré comme découlant des "lois de  
(10) la pensée"; elle est consacrée par les succès de la Gram-  
(11) maire générale et raisonnée de Port-Royal: cet ouvrage  
(12) qui, pendant deux siècles, servira de base à la formation  
(13) grammaticale, explique les faits en partant du postulat  
(14) que le langage, image de la pensée, exprime des jugements  
(15) et que les réalisations diverses qu'on rencontre dans les  
(16) langues sont conformes à des schémas logiques universels.  
(17) Acceptée même par Condillac et les philosophes empiristes,  
(18) la grammaire générale a connu une longue éclipse pendant  
(19) la période du positivisme. N. Chomsky y voit actuellement  
(20) l'ancêtre des grammaires génératives; elle est aussi le  
(21) fondement de recherches comme celles de C. Fillmore sur  
(22) la grammaire des cas."<sup>13</sup>

Ce passage est imprégné du jeu complexe d'anaphores et de cataphores; ce sont elles qui assurent, avant tout, la cohésion de ce texte.<sup>14</sup> Là, le point d'ancrage est facile à découvrir: c'est la grammaire générale (expression qui se répète d'ailleurs

encore deux fois, aux lignes 7 et 18), entourée de pronoms anaphoriques (celle-ci, elle, y). Un cas intéressant de cataphore est le participe passé féminin (acceptée, ligne 17) où c'est l'accord qui marque (mais dans l'écriture seulement) son rapport au référé 'la grammaire générale' (une ligne plus bas). Un lien référentiel pareil s'établit entre le pronom cataphorique son (ligne 3) et son référé Aristote (3 lignes plus bas). Là, malgré la relativement grande quantité d'informations qui sépare ces deux éléments, le lien référentiel se maintient parfaitement entre le référant et le référé.

Une connexion anaphorique purement sémantique s'établit entre le syntagme "La grammaire générale et raisonnée" (ligne 11) et le SN cet ouvrage, où ce dernier remplit la fonction d'anaphore.

Quant aux versions "traduites" de ce passage, il est à noter que la connexion anaphorique sémantique (lignes 11 et 12) se maintient dans les structures superficielles textuelles sans difficulté (hongr. ez a mű, angl. this work etc.), mais les cataphores se transforment parfois en anaphores. C'est le cas -- entre autres -- pour le hongrois où les règles de construction de phrase ne permettent pas de mettre un si grand écart entre le référant et le référé. La version hongroise correcte de la deuxième phrase commencerait par la mention du référé (Arisztotelész) et continuerait par des répétitions du pronom relatif aki ('aki arra törekedett, hogy...) . La même solution s'offre pour l'avant-dernière phrase. Ici, la version hongroise commencerait aussi par le référé 'az általános nyelvészet' et continuerait par un pronom anaphorique introduisant une subordonnée relative ('amelyet még Condillac és az empirista filozófusok

is elfogadtak...)<sup>15</sup>.

En conclusion nous pouvons constater que les modes de réalisation peuvent varier avec les langues, mais les phénomènes d'anaphore et de cataphore existent dans toutes les langues et sont des composants essentiels de la structure profonde textuelle.

NOTES ET REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- <sup>1</sup> J-P. Vinay & J. Darbelnet, Stylistique comparée du français et de l'anglais, Didier, Paris, 1972; A. Malblanc, Stylistique comparée du français et de l'allemand, Didier, Paris, 1973 etc.
- <sup>2</sup> Cf. dans ce domaine surtout les ouvrages des membres de l'école allemande et soviétique (O. Kade, A. Neubert, I. Recker, I. I. Revzin et autres).
- <sup>3</sup> G. Mounin, Les problèmes théoriques de la traduction, Gallimard, Paris, 1963; J. C. Catford, A Linguistic Theory of Translation, O.U.P. London, 1965; R. Jakobson, On Linguistic Aspects of Translation (in: R.A. Brower, éd., On Translation, New York & O.U.P., 1966, pp. 232-239); W. V. Quine, Meaning and Translation (in: R.A. Brower, op. cit., pp. 148-172); E. A. Nida, Science of Translation, "Language", vol. 45 (1969/3.), pp. 483-498) etc.
- <sup>4</sup> "On appelle 'texte' l'ensemble des énoncés linguistiques soumis à l'analyse: le texte est donc un échantillon de comportement linguistique qui peut être écrit ou parlé" (J. Dubois et al., Dictionnaire de linguistique, Larousse, Paris,

1973, p. 486).

- 5 En voilà une: "Le texte peut coïncider avec une phrase comme avec un livre entier, il se définit par son autonomie et par sa clôture." Hjelmslev prend le mot "texte" au sens le plus large et désigne par là un énoncé quel qu'il soit, parlé ou écrit, long ou bref, ancien ou nouveau.
- 6 T. A. Van Dijk, Some Aspects of Text Grammars, Mouton, The Hague-Paris, 1972.
- 7 T. A. Van Dijk, op. cit., p. 11 (en anglais).
- 8 E. A. Nida, op. cit., P. 485. (en anglais).
- 9 En réalité, bien sûr, les textes "traduits" d'une langue à l'autre diffèrent d'une façon parfois trop explicite, mais ces modifications prennent forme au niveau de la "performance".
- 10 Parmi les spécialistes de la linguistique du texte il y a un désaccord parfait à cet égard, qui résulte de la diversité de leurs approches et des méthodes utilisées. Pour une étude approfondie des phénomènes assurant la cohésion d'un texte, il faut tenir compte des facteurs spéciaux qui échappent à l'analyse linguistique et sont de la compétence des logiciens, des psychologues et des experts de la sémiologie. Cf. un livre récemment paru sur ces problèmes: W. Wills (éd.), Semiotik und Übersetzen, Gunter Narr Verlag, Tübingen, 1980.
- 11 R. Queneau, Zazie dans le métro, Gallimard, Paris, 1959, pp. 99-100.
- 12 Le problème est un peu semblable à celui de la traduction des proverbes et des tournures figées qui se traduisent d'une langue

à l'autre d'une manière parfois très pittoresque (cf. par exemple fr. Qui a bu boira - hongr. Kutyából nem lesz szalonna). Là, la tradition et les facteurs ethniques jouent le rôle primordial lors de la traduction. Le même problème se pose lors de la traduction des énoncés "situationnels" (cf. fr. Ça y est? - hongr. Készen vagy?, Sikerült?, Hogy állsz?, Mehetünk? etc.) où la situation détermine presque entièrement le choix de l'équivalent correspondant dans la langue-cible.

- <sup>13</sup> J. Dubois et al., Dictionnaire de linguistique, Larousse, Paris, 1973, pp. 225-226.
- <sup>14</sup> L'anaphore et la cataphore sont des phénomènes linguistiques qui établissent un lien référentiel -- un rapport sémantique "virtuel" -- entre le référé et le référant. Ce lien référentiel porte le nom d'anaphore lorsque le référé précède le référant et celui de cataphore lorsque le référé suit le référant sur la chaîne discursive. Dans l'anaphore, le lecteur doit "remonter" le cours du texte pour trouver le point d'ancrage du référant. Dans la cataphore, il faut "descendre" au fil du discours pour trouver la détermination attendue. (Cf. L. Tesnière, Eléments de syntaxe structurale, Klincksieck, Paris, 1969<sup>2</sup>, pp. 85-89; M. Maillard, Anaphores et cataphores, "Communications" 19. (1972), pp. 93-104.)
- <sup>15</sup> Ici, il existe une variante moins heureuse, mais acceptable qui donnerait: 'A még Condillac és az empirista filozófusok által is elfogadott általános nyelvészet...'